

# Introduction

## Première lettre

LUCILE À L'ABBÉ FAVIEN

Vous allez être étonné en recevant une lettre de moi. Vous le serez bien davantage quand vous l'aurez lue. Mais je ne vois que vous au monde à qui j'ose m'ouvrir sur un sujet qui m'occupe beaucoup depuis quelques semaines.

Pour la première fois de ma vie, je commence à m'apercevoir que je n'ai point de religion, et à désirer d'en avoir une. J'ai eu, comme tout le monde ou comme toutes les femmes du moins, un moment religieux, à cet âge où le cœur commence à sentir le besoin d'aimer, et se donne à Dieu faute d'autre attrait. Mais ce n'a été qu'un éclair. Bientôt les plaisirs, les petits succès que j'obtins dans le monde, plus tard l'affection que sut m'inspirer M. de Lassalle, enfin les devoirs de la vie, un mari, un ménage, des enfants, ont absorbé toute mon attention ; et si l'habitude que j'ai prise d'assister

◇

à la messe avec ma famille m'a rappelé de temps en temps qu'il y a un Dieu, je dois avouer que je ne songeais guère à lui hors de l'église. Mon mari, vous le savez, Monsieur l'Abbé, s'inquiète peu de ce que je fais sur l'article de la religion ; si j'ai été indifférente, il est tout à fait incrédule.

Vous ignorez vraisemblablement que je suis née protestante. C'est à peine si je m'en souviens moi-même. Je perdis ma mère en naissant, et mon père avant d'avoir accompli ma douzième année. Quand je me suis mariée, il ne me restait que des parents éloignés ; j'ai suivi sans résistance, sans parti pris, la religion de ma nouvelle famille, et mes enfants y sont élevés. Mais enfin, je vous le confesse avec quelque honte, je ne m'approche jamais de la communion.

Une circonstance qui vous paraîtra presque puérile est venue me faire penser à tout cela. Le jour de la Toussaint le temps était superbe ; nous allâmes nous promener et nous passâmes sous les murs du cimetière. Notre conversation perdit un moment sa frivolité ordinaire ; il fut question pour quelques minutes de mort et d'enterrement. Et moi, me dis-je alors, si je mourais, où serais-je enterrée ? Protestante d'origine, catholique par circonstance, mais au fond ne tenant à rien et ne communiant nulle part, à laquelle des deux Eglises mon corps appartiendrait-il ? Vous penserez de moi ce que vous voudrez, Monsieur l'Abbé ; mais enfin ce doute m'a tracassée, m'a poursuivie, et m'a suggéré les premières réflexions un peu sérieuses que j'aie jamais faites sur la religion. J'avais commencé par ne m'inquiéter que pour le corps et j'ai fini

◇ par m'inquiéter pour l'âme ; j'ai voulu savoir enfin ce que je suis.

Ou plutôt, j'ai voulu être enfin catholique en réalité. Je ne vois nulle raison pour retourner au culte de mes pères. Quand les choses seraient égales entre les deux communions, je trouverais plus facile de rester ce que je suis, ce qu'on me croit du moins. Je puis devenir catholique sans bruit ; je ne puis me déclarer protestante sans faire un éclat. Je répugne d'ailleurs à me séparer de mon mari et de mes enfants, et je ferais tout au monde plutôt que de risquer une division dans ma famille. Mais des motifs plus graves m'attachent à la religion catholique. Ne prenez pas ceci pour un compliment : je parlerais de même si j'écrivais à un ministre. Malgré le préjugé de naissance, je ne puis m'empêcher de reconnaître à votre religion un certain air d'autorité que n'a pas l'autre : son étendue, son bel ordre, son antiquité, jusqu'à la pompe de ses cérémonies et à la beauté de ses édifices, tout m'attire vers elle. J'éprouve cependant le besoin de mieux connaître une loi que je veux achever d'embrasser ; et en attendant d'autres lumières, je me suis mise à étudier le *Manuel du Chrétien*, dont j'avais fait usage à l'église, sans presque songer à ce que j'y lisais. Une chose surtout m'a frappée dans ce livre, ce sont les morceaux des saintes Écritures que j'y vois cités ; soit parce que la Bible est le fondement commun de l'une et de l'autre religion, et que je ne puis manquer en la lisant ni à la foi catholique ni à la foi protestante, soit à cause d'un cachet particulier que je trouve à cette partie du *Manuel* et qui la distingue de toutes les autres. J'ai lu le reste avec plaisir, avec édification ; mais les Évangiles et les Épîtres, je les relis sans pouvoir m'en lasser, et ils laissent dans mon

◇ esprit une double impression dont j'ai peine à me rendre compte à moi-même, et qu'il faut, Monsieur, que vous m'aidiez à démêler.

D'un côté, comme je viens de vous le dire, ce que j'ai lu de la Bible dans le *Manuel* me paraît avoir un ton de candeur et d'autorité qui me dispose à croire qu'elle a été écrite par une inspiration divine. Mais j'y vois d'un autre côté, je vous l'avoue, des choses si étranges, si opposées à toutes les idées reçues, que j'ai peine à me persuader qu'elles soient vraies et que Dieu ait parlé de la sorte. Tenez, Monsieur l'Abbé, s'il faut tout vous dire, j'ai peine à me persuader que Dieu ait parlé aux hommes en aucune manière. Une révélation, des prophètes, des miracles... excusez ma franchise, mais il ne me paraît guère croyable que les choses se soient ainsi passées, et bien que je sois loin de goûter les discours de mon mari là-dessus, ses raisons me touchent quelquefois plus que je ne voudrais. Qu'en dites-vous, Monsieur ? Ces histoires merveilleuses sont-elles bien réelles ? Vous les croyez, je n'en puis douter, je connais trop la droiture de votre caractère. Un homme comme vous ne se rend pas sans preuves ; quelles sont donc ces preuves ? En avez-vous à me donner qui puissent satisfaire complètement mon esprit ? Il n'est pas des plus ouverts à la foi, vous le voyez bien, mais il n'est pas non plus fermé à la lumière. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas pour faire les choses à demi ; et une fois entrée dans cet examen, j'en veux avoir le cœur net.

Vous soupçonneriez bien pourquoi je ne m'adresse pas au curé de la paroisse. M. Alexis est un homme de bien ; mais c'est une de



ces jeunes têtes dont on remplit aujourd'hui les églises et qui ne savent que leur séminaire. J'ai besoin d'un homme qui m'inspire plus de confiance et sur la discrétion duquel je puisse compter. Si vous prenez la peine de me répondre, n'oubliez pas, je vous en prie, que je n'ai ni un grand esprit ni beaucoup de savoir ; parlez-moi tout simplement et ne me donnez que des raisons qui soient à ma portée.



## Seconde lettre

### L'ABBÉ FAVIEN À LUCILE

La peine de vous répondre ! Ah ! Madame, ne parlez point ainsi. La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est la plus agréable que je pusse recevoir. Qu'y a-t-il de plus satisfaisant pour un ministre de Jésus-Christ que de voir une personne qui cherche la vérité avec autant de bonne foi que vous le faites ? Et quelle occupation plus conforme tout ensemble à mes goûts et à mon devoir, que de vous aider dans cette recherche, selon mes faibles lumières, mais de toute l'ardeur de mon zèle ? Dieu a commencé de vous éclairer ; il achèvera, n'en doutez point. Il est vrai que vous prenez un chemin différent de celui que les âmes fidèles ont coutume de suivre. On débute le plus souvent par croire à l'Église, et puis, sur la foi de l'Église, on croit à la sainte Bible dont l'Église nous garantit l'inspiration. Mais vous, au contraire, vous semblez vouloir aller de la Bible à l'Église. Cela ne laisserait pas que de me donner quelque sollicitude, si je n'avais la conviction que vous ne tarderez pas à rentrer dans la voie accoutumée, qui est sans contredit la plus simple et la plus sûre. Vous reconnaîtrez bientôt, Madame, qu'il n'y a de tranquillité bien établie que pour celui qui s'en remet entièrement à l'Église, comme un enfant à une bonne mère, du soin de le conduire à Dieu. La prière, l'expérience, l'étude de votre propre cœur, les difficultés même que vous rencontrez déjà sur votre route vous feront sentir cela bien mieux que ne le



pourraient faire mes avertissements, et finiront d'arracher de votre esprit ce reste de protestantisme qui vous a fait renverser l'ordre de la conversion.

Vous voulez que je vous expose les preuves qui démontrent l'origine divine de notre sainte religion. Cela serait bien plus facile, ou plutôt ce soin serait superflu si vous eussiez suivi la marche que je viens de vous expliquer, et appris dès l'abord à vous soumettre en toute chose à la décision de l'Église. Alors j'aurais tout dit en quatre mots : La Bible est un livre inspiré de Dieu, car ainsi l'enseigne l'Église qui ne peut nous égarer. Mais au point où vous en êtes, je vois trop que cette réponse ne vous contenterait pas. Je ne me refuserai donc point à vous en faire une plus conforme à votre désir, pour ne pas vous donner lieu de soupçonner une défaite dans mon silence. Dieu me préserve de rien faire qui pût scandaliser votre foi naissante ! Mais, Madame, le sujet sur lequel vous me consultez est trop considérable pour une lettre. Je m'expliquerai mieux là-dessus dans un entretien où vous pourriez me proposer sur le moment vos difficultés et vos doutes. Je dois faire un voyage à \*\*\*, la semaine prochaine. Le temps ne me permettra pas de m'arrêter en y allant ; mais en revenant, j'aurai l'honneur de descendre au château, et nous pourrons conférer à loisir sur une matière qui vous intéresse tant et à si juste titre.

# Entretiens sur l'inspiration de la Bible

## Premier entretien

L'ABBÉ.

Me voici prêt, Madame, à dégager ma promesse.

LUCILE.

Soyez le bienvenu, Monsieur l'Abbé, je suis vraiment impatiente de vous entendre.

M. DE LASSALLE.

Vous avez un entretien particulier, je me retire.

LUCILE.





Mon ami, tu n'es pas de trop. Tu sais que je commence à m'occuper de religion. M. l'Abbé a bien voulu venir à ma prière, pour éclaircir quelques doutes que je lui ai soumis. Tu n'as pas moins besoin que moi de ses instructions ; et qui sait ? le plus près de croire de nous deux n'est peut-être pas celui qu'on pense.

M. DE LASSALLE.

Non, mon enfant, M. l'Abbé ne saurait douter du plaisir que j'ai toujours à l'entendre ; mais il vaut mieux pour toi que je te laisse avec lui. Tu connais mon esprit sceptique. La crainte de te troubler me gênerait moi-même, et je ne m'expliquerais pas avec la liberté nécessaire pour une discussion approfondie, que je ne redoute pourtant pas.

L'ABBÉ.

La religion ne la redoute pas davantage, Monsieur. C'est une faveur, je devrais dire une justice, qu'elle sollicite toujours, mais qu'elle obtient rarement. Demeurez, je vous prie, et faites-moi la grâce de vous expliquer sans réserve. Après ce que vous venez de dire, votre présence m'est nécessaire pour convaincre l'esprit de madame. J'aurais beau répondre à ses raisons, il lui resterait toujours l'arrière-pensée que j'aurais eu moins bon marché des vôtres.